Sept. 1827 L'Orpheline en la loge et le Salon - pièce anecd. 2 a

par Rochefort et Paulin

L'ORPHELIN,

OU

LA LOGE ET LE SALON,

PIÈCE ANECDOTIQUE EN DEUX ACTES,

Et mêlée de Vaudevilles;

Par MM. Rochefort et Paulin.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théatre des Nouveautés, le 20 Septembre 1827.



Prix : 1 fr. 50 c.



QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
ET MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE, ANCIENNES ET NOUVELLES.
BOULEVARD SAINT MARTIN, N. 18.

1827.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. BRÉMONT, homme d'affaires	M. ALBERT.
Mad. VANDERK, riche veuve d'un commerçant hollandais	Mad. BEAUPRÉ.
PIERRE WOLDEN, jeune orphelin, mendiant	Mlle. MILLER.
ABEL, compositeur de musique	M. GUÉNÉE.
CAUMONT, jeune médecin	M. ARMAND.
Mad. JAULIN, portière de M. Brémont.	Mad. FLORVAL.
THÉRÈSE, sa fille	Mad. GÉNOT.
JACQUES, auvergnat	M. PRÉVAL.
MUSICIENS.	
PERSONNES INVITÉES.	
DOMESTIQUES.	

La Scène se passe à Paris, et dans l'hiver.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 1827. Par ordre de S. Exc.,
Le Chef du bureau des Théâtres,
COUPART,

L'ORPHELIN,

OU

LA LOGE ET LE SALON.

PIÈCE ANECDOTIQUE EN DEUX ACTES.

Acte Premier.

Le Théâtre représente à la gauche du spectateur, l'intérieur du vestibule de la maison de M. Brémont. A gauche la loge du portier; au-dessus de la porte est écrit : PARLEZ AU PORTIER; plus loin un grand poële; à la droite de cette partie de la décoration, le mur de la maison donnant sur la rue, une porte-cochère se trouve au milieu; au fond est un large escalier bien éclairé. A droite de l'acteur, une rue, et dans le fond une place publique. Au premier plan est une borne contre laquelle il y a de la paille.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, MAD. JAULIN, THERESE.

(*Au lever du rideau, Pierre est endormi sur la paille et adossé contre la borne; il fait nuit.... La lune éclaire la scène du côté qui représente une rue*).

MAD. JAULIN, assise est occupée à nétoyer une lampe; appelant.
Thérèse!

THÉRÈSE, dans l'escalier.

Maman !

MAD. JAULIN.

Dépêche-toi !... Il se fait tard !... Le monde ne tardera pas à venir !

THÉRÈSE.

Je me dépêche aussi.

MAD. JAULIN, tout en frottant la lampe.

AIR : *Maman, j'ai un amant.*

Nétoyer
Du premier
Au grenier,
Balayer
L'escalier
Pour se voir mortifier ;
Injurier
V'là l' métier
D'un portier.
Qu'on a de mal à vivre
Avec ses deux cents
Francs
Tous les ans ;
La bûche et l' sou pour livre
Quand on a des enfans.

(*Elle se lève, s'approche de l'escalier, et dit* :)

Thérès', finis-tu bientôt
Là haut ?

THÉRÈSE, toujours dans l'escalier.

J' tiens l'escalier d' not' maître.

MAD. JAULIN.

Surtout qu' l'épicier
Du quartier
N' vous parl' pas par la f'nêtre.
Ah ! c'est encor vraiment
Un tourment,
Pour moi dans ce moment
Que d' garder une loge en mêm' temps
Qu'un' fille de seize ans.

Ah ! c'est encor vraiment, etc.

SCENE II.

LES MÊMES, PLUSIEURS MUSICIENS *portant leurs instrumens.*

PREMIER MUSICIEN.

La maison qui fait le coin de la place et de la rue.... C'est ça?

CHŒUR.

AIR : *Panpan, Polichinelle.*

Pan, pan! la bise est forte,
On gèle en cet endroit;
Pan, pan! ouvrez la porte,
Pan, pan! nous avons froid!

MAD. JAULIN, remettant la lampe dans la loge.

Allons! v'là qu'on frappe... On y va!

DEUXIÈME MUSICIEN.

Dieu fait-il froid! ceux qui ont équipage sont bien heureux... Que c'est bête d'être artiste, quand il gèle!

TROISIÈME MUSICIEN.

Eh bien!... cet imbécille de portier!... Frappe donc encore. (*Les musiciens frappent de nouveau*).

MAD. JAULIN.

Attendez donc un peu, que diable!... sont-ils pressés ceux-là. (*elle tire le cordon*) Qu'est-ce qu'est là?

PREMIER MUSICIEN, entrant.

A quoi pensez-vous donc la mère, de nous faire grelotter là deux heures?

MAD. JAULIN.

Dam' on n'a plus ses jambes de quinze ans... Et puis j'ai mon pot-au-feu à soigner... Fermez donc votre porte! (*l'un d'eux la pousse avec force*).

PIERRE, toujours endormi, mais faisant un mouvement.

Ma mère!

DEUXIÈME MUSICIEN.

M. Brémont?

MAD. JAULIN.

Au premier.... Voulez-vous bien essuyer vos pieds, au

paillasson... L'escalier qui vient d'être balayé... (*les musiciens montent*) C'est vrai... tous ces gens là... ils se soucissent de la peine du pauvre monde!...

THÉRÈSE, sur l'escalier, sans être vue.

Eh bien! finissez donc, messieurs, je m'en vais crier.... par exemple!...

MAD. JAULIN, allant à l'escalier.

Qu'est-ce que c'est?

THÉRÈSE, descendant précipitamment un balai à la main.

Non!... c'est ces messieurs; il faut toujours qu'ils vous prennent les mains... c'est pour se réchauffer qu'ils disent!

MAD. JAULIN.

Ah! ah! j'aurais voulu les y voir ces artistes du café des Aveugles.

THÉRÈSE.

C'est comme M. Abel, ce jeune compositeur; toutes les fois qu'il dîne ici... en passant près de la loge, si je suis seule, il est tout de suite là... il dit que mes yeux lui inspirent des romances... C'est drôle!

MAD. JAULIN.

Oui dà... Eh bien! que j'l'y prenne... j'y f'rai chanter sa gamme sans papier de musique... Tout est-il prêt là haut?

THÉRÈSE.

Oui maman!... à telles enseignes que je n'en peux plus.

MAD. JAULIN.

Ah! dam'!... ces chiens d'bals .. c'est un harias!... avec ça qu'il faut veiller toute la nuit!... et l'argent qu'ça mange... des sommes!... des sommes!... quand on pense qu'il y a tant d'malheureux qu'çà f'rait vivre... n'est-ce pas une horreur!

THÉRÈSE, montrant une assiette de gâteaux qu'elle a sous son tablier.

T'nez, maman, v'là une assiette de gâteaux que l'valet d'chambre m'a donnée.

MAD. JAULIN.

Mets-les dans la loge... c'est toujours ça d'sauvé...

THÉRÈSE, après avoir posé l'assiette dans la loge.

A propos, ma mère, vous n'savez pas... Il paraît qu'not're maître va épouser madame Vanderk!

MA*. JAULIN.

Bah!

THÉRÈSE.

Oui, ils m'ont conté çà là haut, et qu'même le bal, c'est comm' des fiançailles... Ce jeune notaire, M. Launoy, l'ami de M. Abel, doit y venir, et on signera queuqu' chose, j'sais pas trop, moi... un contrat.

MAD. JAULIN.

Tiens... un' femme dans la maison, ça va nous faire encore de l'embarras... on s'couchera plus tard.

THÈRÈSE.

Avec ça qu'elle a joliment l'air capricieuse, Mme Vanderk et qu'il paraît qu'elle est d'une vivacité, d'une étourderie... ell' n'sera pas aisée à contenter celle là.

MAD. JAULIN.

J'ai idée qu'elle n'est pas bonne.

THÉRÈSE.

Queu dommage pour M. Brémont.

MAD. JAULIN.

C'est vrai !... qu'c'est bien l'plus honnête homme ! il ne l'épouse sans doute, que pour son argent, car on dit qu'elle est très-riche... dam' ! la veuve d'un négociant holandais !

THÈRÊSE.

Ah ! not' pauvr' maître... elle lui mangera peut-être plus qu'elle ne lui apportera.

MAD. JAULIN.

Cà c'est vu... un' bell' maison qu'çà va faire... lui d'son côté qui donn' tout aux pauvres... qu'il y en vient ici des douzaines, et qu'il fait la charité à jour fixe !.. un cœur comme y n'y en a pas...... et un' conduite... faut l'entendre parler morale !... un Saint-Jean bouche d'or... quoi ! c'est exemplaire.. et il sort tous les matins à six heures pour aller visiter des pauvres à domicile... A propos, j'men vais éteindre mon feu dans la loge ... v'là l'poële du vestibule bien allumé... faut de l'économie ; mets-y deux ou trois buches... *(elle rentre dans la loge)*.

SCÈNE III.

THÉRÈSE, PIERRE.

THÈRÈSE.

Oui maman .. Faut-il qu'elle soit heureuse c'tte Mme Van-

derk, d'faire comm'ça un beau mariage !.. ça n' m'arriverait pas à moi... et pourtant, vrai, je n' demande pas mieux ! (*elle met une bûche dans le poële*) Mais bah ! 'lamour quand on n'a pas d'argent ! (*elle souffle*).

AIR : *Ça n' prend pas.*

Ça s'éteint, (*bis.*)
Ce feu dont not' cœur s' trouve atteint...
Ça s'éteint. (*bis.*)
Et jamais personn' ne vous plaint !
On trouve un aimable amoureux,
Qui s'enflamm' pour vos beaux yeux ;
On s' plait, on s'aime, on s'entend bien,
Mais quand il sait qu'on n'a rien...
Ça s'éteint, etc. (*bis.*)

La p'tite mercière du carr'four,
Me disait encor l'autre jour :
Comptez donc sur un sort bien doux,
Y n'y a qu' six mois que j'ai mon époux !...

Eh bien ! ma chère amie....

Ça s'éteint. (*bis.*)
Etc., etc.

(*Pendant qu'elle s'occupe du poële, Abel paraît dans la rue et frappe... Elle court ouvrir.*

On y va !

(*Abel entre et ferme la porte*).

PIERRE, se retournant encore.

Ma mère ! du pain !...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ABEL, *tenant un rouleau de musique.*

ABEL.

Bonjour, bonjour, mon enfant ! M. Brémont est-il chez lui ?

THÉRÈSE.

Ah ! c'est vous, M. Abel... non ; il est sorti !

ABEL.

A cette heure-ci... aujourd'hui?

THÉRÈSE.

Il n'a pas voulu manquer le comité de bienfaisance.

ABEL, à part.

Singulier homme!.. Je ne sais pas, mais je n'ai pas une haute idée de toute cette bienfaisance de parade! (*Haut.*) Sait-on quand il rentrera?

THÉRÈSE.

Mais tout-à-l'heure... pour l'arrivée de la société.

ABEL, à part.

Je sors de chez Launoy... ces papiers qu'il devait lui envoyer pour rédiger son contrat avec Mad. Vanderck... peut-être les a-t-elle reçus!.. elle est si étourdie!.. Je la crois bien capable de ne pas penser à les envoyer à son notaire!... (*Haut.*) Je vais chez Mad. de Vanderk.... Je reviendrai ici avec elle... tiens Thérèse, je te laisse en dépôt ce rouleau de musique.

THÉRÈSE, le prenant.

Vous allez chez Mad. Vanderk?... On disait dans l'tems qu'vous l'aimiez aussi, vous, Monsieur... et au moment où elle va se marier... vous vous mettez d'la fète!... c'est ben beau d'votre part.

ABEL.

Et quand bien même j'éprouverais de l'amour pour elle... Crois-tu que j'oserais jamais lui en faire l'aveu?..sa fortune, sa beauté me retiennent!... et je me borne à être son ami! J'ai pris à ce titre quelqu'influence sur son caractère léger... Je ne veux pas m'exposer à la perdre... et d'ailleurs ce mariage n'est pas encore fait... en voilà déjà trois que je lui fais manquer.

THÉRÈSE.

Pour qu'elle finisse par songer à vous?... C'est un moyen comme un autre...

ABEL.

Mais je pars!

THÉRÈSE.

Est-ce que Monsieur n'a pas son cabriolet?

ABEL.

Mon dieu! non... ce M. Caumont me l'a emprunté l'autre jour pour aller voir un malade, et il m'a estropié mon cheval...

THÉRÈSE.

C'est adroit!

ABEL.

Oh! s'il ne l'avait employé que pour çà... Je crois qu'il ne tue guère qu'à coup d'épigrammes... un docteur bel esprit qui s'est fait médisant pour nuire par ses discours à ceux qui ne prennent pas de ses ordonnances.

THÉRÊSE.

C'est vrai qu'il dit du mal de tout l'monde.

ABEL.

Il est déjà tard.

THÉRÈSE.

Je vais vous aller chercher un fiacre!

ABEL.

Merci, mon enfant! le temps est trop mauvais!.. tire-moi seulement le cordon.

THÉRÈSE.

Du tout... laissez-moi... vous vous enrhumerez, et vous ne pourrez plus chanter ce soir... Est-on heureux d'entrer dans les salons... on entend la jolie musique que vous faites.

ABEL.

Ça te ferait donç plaisir?... Eh! bien... je te promets de chanter une fois dans la loge pour toi.

THÉRÈSE.

Vous vous moquez de moi.

ABEL.

Foi d'artiste!... et ça vaut mieux que bien des paroles d'honneur.

THÉRÈSE.

Vrai? et bien!... tout de suite.

Air : *Du baiser au porteur.*

Je ne suis qu'une pauvre fille,
Et vous ne ferez rien pour moi,
Pourtant on me trouve gentille,
Pour vous, c'est un titre, je croi...
D'une romance, douce et tendre,
Qu'un seul couplet me plairait donc!

ABEL.

Ma chère... je ne puis t'entendre, (*bis.*)
Vas plutôt tirer le cordon. (*bis.*)

Cependant sa mine piquante
Me fait balancer malgré moi. .
Ma belle enfant, pour que je chante,
Il faudrait traiter avec toi...
D'un baiser, bien doux et bien tendre,
Laisse-moi te faire le don.

(*Il veut l'embrasser.*)

THÉRÈSE, se défendant.

Monsieur, je ne puis vous entendre, (*bis.*)
Et je vais tirer le cordon. (*bis.*)

(*Elle court à la loge et tire le cordon.*)

Adieu, M. Abel!

ABEL, sortant.

Au revoir, friponne.

(*Thérèse reste dans la loge.*)

SCÈNE V.

PIERRE, *seul, s'éveillant au bruit de la porte.*

Ah! qu'il fait froid!.... (*Il regarde autour de lui.*) Il est tout-à-fait nuit...Il y a donc bien long-temps que je suis endormi... endormi...quel sommeil, grand dieu!.. (*Il se lève.*) Je rêvais pourtant! J'étais dans les bras de ma pauvre mère!... elle m'embrassait et je pleurais de joie. (*avec peine.*) Mais le bruit de cette porte m'a réveillé... Je ne dors plus, et mon malheur recommence!

AIR : *Batelier, dit Lisette.*

Accablé de misère,
Je n'ai pas un ami!...
Des baisers de ma mère,
Le sort me prive aussi!...
Je n'ai plus sa tendresse,
Pour connaître un plaisir,
Un seul plaisir.
Et pas une caresse,
Pour m'aider à souffrir.

(*On entend des accords de violon qui partent de la maison de Brémont.*)

Qu'entends-je? (*Il écoute.*) De la musique... On va sans

doute danser dans cette maison... Il faut que je reste ici; il y viendra du monde... et on me donnera peut-être quelque chose.... (*avec désespoir.*) Oh ! c'est que j'ai bien faim !

(*Il se met à genoux.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Mon dieu ! ma voix vous presse,
Vous que j'ai tant prié;
De ma tendre jeunesse,
Prenez enfin pitié.
Ce n'est point à mon âge,
Hélas ! qu'on doit mourir;
Je n'ai plus de courage
Pour m'aider à souffrir.

(*On entend une voiture, il se relève.*)

N'entends-je pas une voiture?... Quelle bonheur ! le ciel exauce ma prière ! .... (*Il regarde vers l'endroit où est censé s'arrêter la voiture.*) Elle s'arrête.... un Monsieur en sort.... Courons !

SCENE VI.

PIERRE, M. BRÉMONT.

BRÉMONT, à la cantonnade.

Dépêchez-vous, Georges !...

PIERRE.

Monsieur, ayez pitié de moi !

BRÉMONT, à Pierre.

Tais-toi donc... laisse-moi tranquille... (*à la cantonnade.*) Et n'oubliez pas de leur dire que c'est de la part de M. Brémont !

(*Il frappe à la porte.*)

PIERRE, passant à la gauche de Brémon.

Monsieur, je suis un pauvre orphelin !

BRÉMONT.

Veux-tu bien t'en aller !... Allons, on n'a pas encore jeté de paille... Cette madame Jaulin est si négligeante... avec le verglas et surtout ces maudites constructions qui empêchent les voitures d'arriver devant la porte... Ouvrira-t-on, enfin ?

(*Il frappe encore; on voit Thérèse sortir de la loge.*)

PIERRE, avec instance.

Monsieur, je n'ai pas de pain !

BREMONT, poussant Pierre avec rudesse.

Je te dis de t'en aller !... pourquoi ne travailles-tu pas?... Il y a comme cela un tas de fainéans... de petits vagabonds... on devrait renfermer tout çà !... Il faudra que j'en parle au prochain comité de bienfaisance.

(La porte s'ouvre.)

PIERRE, regardant s'éloigner Bremont.

Rien ! (*pleurant.*) Ah ! malheureux !... il viendra peut-être d'autres personnes... Allons attendre sur la place.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

BRÉMON, THÉRESE.

BREMONT.

Y a-t-il des lettres?

THERESE lui en remettant deux.

Oui, monsieur.

BREMONT, les prenant.

Est-il venu quelqu'un?

THÉRÈSE.

M. Abel... Il reviendra avec madame de Vanderk.

SCÈNE VIII.

BRÉMONT, *seul.*

BREMONT, à part. Thérèse rentre dans la loge.

Son ami !... l'ami de Launoy, son notaire... Cet homme-là me gêne... Je suis sûr que c'est par leurs conseils qu'elle m'a demandé de fournir les titres de ma fortune... Ma fortune !... si elle se doutait que de nouvelles spéculations, aussi malheureuses que les anciennes... Par bonheur, j'ai vu hier au comité l'homme qui, moyennant une contre-lettre, doit me procurer des titres de propriétés en règles... Il est fort heureux pour moi qu'on trouve à Paris des faiseurs d'affaires dans ce genre-là...

Air : *Voilà comme tout s'arrange.*

On présente de bons contrats
Dont on n'est pas propriétaires
Mais les parens sont délicats,
Et la fortune paraît claire...
On s'épouse sans examen,
En laissant le scrupule en route;
Mais arrive le lendemain,
C'est alors qu'on sait que l'hymen,
En commençant fait banqueroute!

Pourvu que le notaire ne cherche pas quelque chicane... C'est le musicien qui lui a donné ces idées-là... Il a toujours avec moi un air de moquerie!... Il faut redoubler de politesses près de lui... Ma fête sera très-bien pour cela... Dans le désordre, dans l'agitation du plaisir, on y regarde de moins près... D'ailleurs je sais me contrefaire, et je serai très-gai ce soir... Ah! si ce mariage-là allait encore me manquer?... C'est vrai!... depuis plus de cinq ans que je suis revenu de Bruxelles, rien ne m'a réussi!... encore bien heureux que tout le monde ignore mes aventures!... Mais voyons donc ces lettres... (*Il en ouvre une.*) Ah! celle-ci est de ce vieux garçon de bureau, ce père de famille que j'ai fait renvoyer parce qu'il avait dit du mal de moi... L'autre, (*il la décachète.*) Elle est de mon ami Abraham!... l'agent de mes affaires les plus délicates. (*Il lit.*) « Ce n'est pas sans « peine, mon cher monsieur, que je me suis procuré pour » dix mille francs d'inscriptions de rentes, que j'ai fait trans- » férer en votre nom, conformément aux ordres que vous » m'aviez donnés... mais enfin j'ai réussi... Je me présente- » rai peut-être ce soir chez vous pour vous demander plu- » sieurs signatures. Tâchez de me recevoir en secret... Je » dois vous annoncer que le hasard vient de me faire dé- » couvrir à Paris un individu de la plus basse classe du » peuple, qui se dit porteur de titres qui peuvent vous com- » promettre. » (*Etonné.*) Oh! ciel! que veut-il dire? (*Il » lit.*) « Je vous donnerai sur cet homme des détails parti- » culiers quand je vous verrai. » (*fermant la lettre.*) Cela ne peut être qu'une erreur... Je ne connais personne... (*Appelant.*) Thérèse!

SCÈNE IX.

BREMONT, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, sortant de la loge.

Monsieur...

BRÉMONT.

Où est votre mère ?

THÉRÈSE.

Là haut, monsieur.

BREMON.

Dites-lui de jeter de la paille sur le pavé; quelqu'un pourrait se blesser en entrant, et cela me ferait beaucoup de peine... Vous savez l'intérêt que je porte aux malheureux !

(*Il monte l'escalier.*)

THERESE seule, le regardant s'en aller.

Cà suffit, monsieur, j'men vais balayer. (*Elle tire le cordon, prend un balai et sort faire un passage.*) Est-il bon ! il pense toujours aux autres... C'est vrai ! qu'il fait un temps !.. Que je plains les pauvres malheureux, par ce froid-là !..... (*Elle rentre.*) A présent, faut que j'aille prévenir ma mère qu'elle descende... le souper doit être fini de chauffer.

(*Elle va dans la loge.*)

SCÈNE X.

PIERRE *seul, accourant.*

Personne ne m'a écouté... et pourtant on me disait qu'à Paris... dans une si grande ville, au milieu de tant de richesses !... Eh ! bien, on ne me regarde pas, seulement... dans un village on m'aurait déjà secouru... (*On entend le bruit de plusieurs voitures.*) Ah ! des voitures... Oui... elles viennent de ce côté... Une, deux, trois ! Oh ! pour cette fois-ci... il y aura bien du malheur si on ne me donne pas quelque chose ! (*Il remonte la scène.*)

SCÈNE XI.

PIERRE, CAUMONT, INVITÉS.

CAUMONT, en dehors.

Cocher, arrêtez-là ! les voitures ne peuvent pas tourner !

PIERRE.

On arrête... Allons ouvrir les portières.

(*Il va pour sortir, la société paraît.*)

CAUMONT, entrant.

Prenez bien garde, mesdames, enveloppez-vous bien... le moindre coup d'air par ce temps-ci... Je connais le danger... Le docteur Caumont !

PIERRE, à la droite de Caumont.

Monsieur, n'oubliez pas un pauvre enfant !

CAUMONT, le faisant passer à gauche.

Ne te mets donc pas sur le passage; comment veux-tu qu'on avance?

PIERRE,

Mes bonnes dames, je n'ai pas de pain !

CAUMONT,

Mon petit ami, cela nous fait beaucoup de peine, mais nous n'avons pas de monnaie.

(*Il frappe à la porte cochère.*)

PIERRE,

Si vous voulez, je vous chanterai ma chanson?

CAUMONT,

C'est çà !... Il fait bien chaud pour t'écouter. (*On tire le cordon.*) Ah ! c'est fort heureux !

(*Tout le monde entre; la porte reste à moitié ouverte.*)

CHŒUR.

AIR : *Parodié de la valse de Robin des Bois.*

Dans ce séjour l'amitié nous appelle,
Ses soins, ses vœux, ici nous sont offerts;
Aux gens heureux, le plaisir est fidèle,
Et la gaîté fait braver les hivers !

UNE DAME, à Caumont.

Il y a là un enfant; vous n'aviez rien sur vous?

CAUMONT.

Il fait trop froid !... qu'il s'adresse à M. Brémont ; lui, il doit être bon et charitable... C'est dans ses fonctions... à moins que, comme tant de gens, il ne sache pas son état. (*Il rit*) Eh! eh ! eh ! (*à la portière.*) Chez M. Brémont!

MADAME JAULIN, sur la porte de sa loge.

Au premier. (*Ils montent.*)

REPRISE DU CHŒUR.

Dans ce séjour, l'amitié nous appelle,
Etc., etc.

SCÈNE XII.

PIERRE, MADAME JAULIN, ENSUITE THÉRÈSE.

MADAME JAULIN.

Allons, v'là qu'y z'ont laissé encore la porte ouverte, ceux-là ! (*appelant.*) Thérèse... descends le souper ?

THÉRÈSE, en dedans.

Oui, maman!

PIERRE, se jetant à genoux et pleurant.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... qu'est-ce que je vais devenir ?

MADAME JAULIN, allant fermer la porte, aperçoit Pierre.

Qu'est-ce que tu fais donc là, mon ami ?

PIERRE, sauglottant.

Je prie... et j'espère!

MAD. JAULIN.

Dans la rue ! par le temps qui fait ! à cette heure-ci!... ah ! mon pauvre enfant! (*Elle le relève.*)

THÉRÈSE, sortant de la loge.

Eh bien !... où est-elle donc, maman ?... V'là l'souper!

MAD. JAULIN, toujoours dans la rue.,

C'est bien ! (*à Pierre.*) Dis-donc, mon petit ami, tu as peut-être faim ?

PIERRE, vivement.

Oh ! oui !

MAD. JAULIN, *le prenant par le bras.*

Eh bien, entre un instant; tu mangeras un morceau... C'est vrai... çà fend le cœur, par ce temps-ci!

PIERRE, *entrant avec elle.*

Oh! madame! que vous êtes bonne!

MAD. JAULIN, *fermant la porte.*

Dis donc, Thérèse.

THÉRÈSE.

Maman!

MAD. JAULIN.

Tiens, regarde donc ce pauvre petit innocent... Il était là à grelotter à genoux! il n'a pas mangé!

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu! il est si gentil!

MAD. JAULIN.

Il faut lui donner à souper, ça nous portera bonheur.

THÉRÈSE.

Sans doute qu'il faut lui donner à souper... c'est si affreux d'être comme ça!.... et ça peut arriver à tout l' monde.

MAD. JAULIN.

T' as du vin? Hein?... Donnes-y un coup à boire.

THÉRÈSE, *allant à la loge et revenant sur ses pas.*

Oui, maman.... Ah... voulez-vous que j' ly donne aussi des gâteaux?

MAD. JAULIN.

A c't enfant qu'a faim... Es-tu bête.

THÉRÈSE.

Merci, maman. (*Elle va chercher le vin.*)

MAD. JAULIN.

Donnes-y une bonne assiettée de soupe, et c' restant de bœuf à la mode.... Il faut l'y mettre queuque chose d'chaud sur l'estomac.

THÉRESE *versant.*

V' la d'abord le vin.... Tenez, mon ami.

PIERRE, *après avoir bu.*

Oh, merci, mademoiselle.

THÉRESE, qui prend le verre.

Ah ! maman, comme il a les mains froides.

MAD. JAULIN.

Approche-toi du poële, mon garçon, réchauffe-toi les mains ! (*Elle le fait asseoir près du poële.*)

PIERRE, grelottant.

Ah ! madame, que ça fait de bien !

THÉRESE, apportant la soupe dans une assiette de terre.

V'la la soupe !

MAD. JAULIN, à Pierre.

Tiens.... c'est un' bonn' soupe, ça.... (*Pierre mangeant très-vîte.*) Ne mange donc pas si vîte ; ça n'te f'ra pas de profit.

THÉRESE, à sa mère.

AIR : *D'Aristipe.*

Regardez donc sa figure, ma mère,
N' trouvez-vous pas qu'il a l'air distingué.

MAD. JAULIN.

Oui, mon enfant !... et malgré sa misère,
J' vois d' la nobless' dans son œil fatigué.

PIERRE.

Vos tendres soins me rendent l'existence.

MAD. JAULIN.

C'est moins que rien, not' cœur sait c' que ça vaut...
Ne parle pas ici de reconnaissance.

PIERRE, avec intention, indiquant l'escalier.

Vous auriez peur qu'on m'entendît là haut.

MAD. JAULIN.

Oh ! c' n'est pas pour ça.... Mais, comment t'appelles-tu, mon p'tit ami ?

PIERRE.

Je m'appelle Pierre.

THÉRÈSE.

Un nom bien intéressant, tout d' même.

MAD. JAULIN.

Queu bonheur pourtant qu'ces êtres-là aient laissé la porte ouverte... Sans ça je n'l'aurais pas vu.... Et quand on pense

qu'y n'y avait que l' mur entre nous.... Là, il mourait d' faim et d' froid.... et au moins ici. T' sens-tu mieux?

PIERRE.

Oh ! bien mieux.

THÉRÈSE.

J'vais lui donner l' fricot, à présent.

MAD. JAULIN.

Pas tout d'suite; tu vois bien, ça pourrait lui faire mal... Dis-donc, mon petit ami.... t'es donc étranger? Tu t'es donc égaré?... Où c'que tu demeures?

PIERRE.

Nulle part, madame!

MAD. JAULIN.

Comment!... Et où sont tes parens?

PIERRE.

Je n'en ai pas.

THÉRÈSE.

Il est donc orphelin! (*Pressant sa mère, qu'elle embrasse.*) Ah! maman, qu'il est à plaindre!

MAD. JAULIN.

Ah! ça.... tu n'as donc ni feu, ni lieu..... d'où c'que tu viens? Qu'est-ce que tu faisais? Contes-nous ça, mon enfant!... Tiens, viens t'asseoir sur mes genoux!... Ah! pauvre petit.... Vois donc, Thérèse, comme il a de beaux cheveux bouclés. (*Elle passe la main dans ses cheveux.*) Eh bien! (*Pierre se met sur ses genoux; Thérèse s'assied à ses pieds.*)

PIERRE.

Que voulez-vous que je vous dise, madame..... J'avais une mère, autrefois!

MAD. JAULIN, à Thérèse.

Vois-tu!... Il avait une mère, autrefois! (*à Pierre*) Et tu l'as perdue?

PIERRE.

Oui; quand elle s'est mise en route avec moi pour venir en France, car nous étions bien loin de Paris; nous avons marché long-temps... Un jour, elle s'est trouvée bien mal!... Nous avons été forcés de nous arrêter dans un petit village de France; et là, pendant la nuit! (*Il sanglotte*) Oh! mon Dieu!

MAD. JAULIN.

Pauvre enfant !... Je t'comprends. (*En pleurant.*) Allons, Thérèse.... ne pleure donc pas comme ça ; tu vois bien qu'tu l'intimides.

THÉRÈSE, pleurant.

Dam', ma mère, c'est pas d'ma faute.

PIERRE, courant vers Thérèse, dont il prend la main.

AIR : *De l'Angélus.*

Non, que son cœur réponde au mien,
Je veux un ami pour m'entendre!
Ah ! cela me fait tant de bien...
De savoir qu'on peut me comprendre. (*bis.*)
Des larmes coulent de ses yeux...
Je ne suis plus seul sur la terre.
C'est la première fois, grands dieux!
Que je vois que nous sommes deux,
Pour pleurer la mort de ma mère.

MAD. JAULIN, s'essuyant les yeux.

Après !

PIERRE.

Je restai dans l'auberge.... On m'y employait à mille choses.... Mais ils éprouvèrent des malheurs...... Ils furent forcés de me renvoyer, en me disant : Va à Paris.... c'est là qu'on fait fortune.... J'y suis venu en demandant mon pain, avec une chanson qu'un mendiant m'avait apprise.

MAD. JAULIN.

C'est vrai !... On se figure qu'il n'y a qu'à venir à Paris pour rouler sur l'or et sur l'argent.... (*Elle se lève.*) Enfin... quand tu fus arrivé ?

PIERRE.

Je voulus tâcher de vivre de mon travail... J'allais le matin nettoyer les habits d'un monsieur ; et, dans la journée, je faisais des commissions, et je couchais chez un honnête Auvergnat,

THÉRÈSE.

Y a-t-il des misères dans ce monde !... Bonté de Dieu !... y en a-t-il ?

PIERRE.

Oh ! allez, mam'zelle.... j'étais encore bien heureux...... alors..... mais c'est depuis deux jours que j'ai souffert.

MAD. JAULIN.

Comment ça?

PIERRE.

L'autre soir..... j'avais été chercher la voiture d'une dame à la porte de l'Opéra.... Elle me donne une pièce de vingt sous; moi, je crus qu'elle s'était trompée..... Je cours après la voiture .. Je crie.... On arrête.... Je lui rend sa pièce.... Elle eut l'air tout étonné; c'était pourtant bien simple.... Elle m'en donne une autre de cent sous : je n'avais jamais vu une si grosse somme que ça.... Eh bien !... ça été la cause de mon malheur !

MAD. JAULIN.

Est-il dieu permis !

PIERRE

Je rentre à l'endroit où je couchais.... la femme de l'Auvergnat s'aperçoit que j'ai de l'argent.... on m'accuse de l'avoir volé... et on me le prend en disant que c'est par conscience !

THÉRÈSE.

Quelle abomination !

PIERRE.

Ce n'est pas tout.... on m'a chassé la même nuit.... le lendemain, le monsieur qui m'employait sachant cela, n'a pas même voulu m'entendre, et depuis deux jours... je n'ai dormi que sur quelques bornes..... et je n'ai mangé qu'un peu de pain.

THÉRÈSE.

Ca fait venir la chair de poule !

MAD. JAULIN.

Vraiment on a honte d'être chauffé, éclairé, logé et nourri, quand on entend conter de ces choses là. (*On entend le bruit d'une voiture.*) Une voiture !.. sans doute pour le bal ! va tirer le cordon, Thérèse.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MAD. VANDERK, ABEL, UN LAQUAIS, *paraissant dans la rue, le domestique précède Mad. Vanderk, il va frapper, Thérèse tire le cordon et lui ouvre la porte.*)

MAD. VANDERK.

St.-Jean !... vous prendrez la file... En vérité, mon cher

Abel, vous êtes aussi trop timide... Me conseiller tant de précautions avec un homme dont la réputation de moralité...

ABEL.

C'est peut-être pour çà !... Franchement, quoique vous aimiez votre M. Brémont.

MAD. VANDERC.

Mais je ne l'aime pas..... Si je l'épouse, c'est que l'estime publique dont il jouit m'assure...

ABEL.

Oui, vous avez raison ; comme on ne connaît d'abord les hommes que par les paroles, il faut les croire jusqu'à ce que les actions les détruisent !

(*Ils entrent pendant cette dernière phrase.*)

MAD. JAULIN, à sa fille.

Notre future maîtresse. (*Elles s'avancent pour saluer.*) Madame veut-elle permettre...

MAD. VANDERK.

Bonjour, ma bonne dame!

PIERRE, courant vers Mad. Vanderk.

Que vois-je? ah! madame?

MAD. VANDERK, surprise.

Qu'est-ce donc?... qu'avez-vous, mon petit ami?

PIERRE.

Comment Madame?.. Vous ne me remettez pas... l'autre soir... à la porte de l'Opéra.... cette pièce de cent sous!

MAD. JAULIN.

Ciel!

MAD. VANDERK.

C'est toi, mon enfant?... Tenez, Abel, vous qui êtes défiant, voilà encore un exemple de probité!

MAD. JAULIN.

Et de malheur, Madame : les cent sous que vous lui avez donnés l'ont fait soupçonnèr de vol, et il est sans asile!

MAD. VANDERK.

Se peut-il?.... comment, mon enfant!... je serais cause!

PIERRE.

Oh! c'était par bonté pour moi.

MAD. VANDERK.

Si vous connaissiez, Abel, la délicatesse de cet enfant!

ABEL, malignement.

J'y crois, madame!

MAD. VANDERK.

Et que fais-tu?... par quel hazard te trouvais-je ici?

PIERRE.

AIR : *Fanchon va par la ville.*

Couché sur une pierre
J'allais mourir de froid!
(*Montrant la portière.*)
Sa bonté tutélaire,
Dans ces lieux me reçoit;
J'avais supplié l'opulence
Sans en rien obtenir.
Mais la pitié, de l'indigence,
A su me secourir.
C'est un bienfait que rien n'efface...
Jugez de mon bonheur!
Enfin quelqu'un remplit la place
Qui restait dans mon cœur. (*bis.*)

MAD. VANDERK, à Mad. Jaulin.

Brave femme!... ah! voilà comment on peut faire utilement le bien... en le faisant par soi-même.... nous autres gens du monde, nous nous croyons quittes de tout en donnant de l'argent!

ABEL.

Oui... quand nous en donnons!

MAD. VANDERK.

Mais, mon enfant, tu n'étais donc pas là lorsque la société est arrivée?...

PIERRE.

Pardon, madame... tout l'monde m'a refusé!

MAD. VANDERK.

Ah! si M. Brémont avait su...

PIERRE.

M. Brémont.... il a passé quelqu'un qui s'appelait ainsi....

MAD. VANDERK.

Eh bien?

PIERRE.

Il a dit qu'on devrait m'enfermer, et il a poussé la porte sur moi!

MAD. VANDERK, MAD. JAULIN, THÉRÈSE.

Se peut-il?

ABEL, irroniquement.

Vous entendez... Madame... apparemment ce n'était pas son jour d'être bienfaisant!

MAD. VANDERK, réfléchissant.

Impossible!... il faut qu'il y ait erreur, méprise!... Au surplus, mon enfant, tu ne manqueras plus de rien... tiens... prends cet argent... tu en auras encore... tant que tu voudras! ..

(*Elle veut lui donner une bourse, Abel l'arrête.*)

ABEL.

Y pensez-vous, Madame. De l'argent à cet enfant désœuvré et sans état!

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Mais dites-moi, qu'en va-t il faire?
Il est seul, avec ses loisirs;
Sans un protecteur qui l'éclaire,
Il va suivre tous ses désirs,
Et se perdra dans les plaisirs.
Craignez qu'une erreur trop commune,
Ne le conduise au repentir...
Sa probité fait sa seule fortune,
N'achevez pas de l'appauvrir. (*bis.*)

MAD. VANDERK.

Vous avez raison... il faudrait l'occuper.... l'instruire.... lui préparer une carrière honorable!.... (*à elle-même.*) Si je pouvais!.... pourquoi non?.... ils rougiront de leur indifférence.... et feront peut-être par orgueil ce qu'ils n'ont pas fait par humanité... c'est cela!

ABEL.

Quel est votre dessein?

MAD. VANDERK.

Ne m'interrogez pas...je ne veux pas de conseil... montez au salon... ne parlez pas de ce qui s'est passé... c'est un secret qui doit rester entre nous... occupez tout le monde et qu'on ne se doute de rien.

ABEL.

De quoi?

MAD. VANDERK.

Vous l'apprendrez..... en ce moment, vous m'accuseriez d'étourderie.... et pourtant.... (*regardant Pierre.*) Je ne sais pourquoi il m'inspire tant d'intérêt!... d'ailleurs s'il était

vrai que Brémont!... oui!... cette épreuve est nécessaire!.... allons, viens mon enfant.

PIERRE.

Mais, Madame... est-ce qu'il faut que je quitte ma bienfaitrice?...

MAD. VANDERK.

C'est vrai! cher enfant!... Son cœur lui apprend tous les devoirs. Ma bonne dame, il vous appartient.... je le sais!.... vos bontés vous ont donné sur lui des droits sacrés... mais cédez le moi... Je vous reponds de son avenir!.

MAD. JAULIN.

Madame, si c'est un effet de votr' charité, et qu'vous vouliez lui faire un sort...

THÉRÈSE.

Ah! mon dieu, Madame, est-ce que nous ne le reverrons plus jamais?...

MAD. VANDERK.

Si, mon enfant, vous le reverrez, et si je réussis.... il ne doit jamais oublier que vous en avez été la première cause!..

MAD. JAULIN, à part à Thérèse

Et moi qui la croyais mauvais cœur... comme on s'trompe pourtant dans notre état.

MAD. VANDERK.

Ma voiture est près d'ici... tu veux bien que je t'emmène?

PIERRE.

Ce n'est pas à moi de vouloir. (*A Mad. Jaulin et à Thérèse avec émotion.*) Adieu, madame.... adieu, Mam'zelle... Oh! si j'avais le moyen de rester avec vous.

MAD. JAULIN.

Madame, voyez comme il est vêtu... Nous avons eu tant de peine à le réchauffer... La froid du soir est si piquante!..

MAD. VANDERK.

Il n'a rien à craindre dans ma voiture.

ABEL, à Mad. Vanderk.

J'ai peur que vous n'ayez pas assez réfléchi!

MAD. VANDERK.

Taisez-vous, raisonneur... fi... un musicien!.. est-ce que les femmes et les artistes doivent réfléchir... nous faisons bien assez de sottises sans celle là.

(*On entend la musique au premier.*)

MAD. JAULIN.

Entendez-vous?.. voilà le bal qui commence!

MAD. VANDERK.

Allons! plus de délai!

AIR : *Contredanse de la Pastourelle.*

Quand l'opulence organise une fête,
Nous, en secret,
Tâchons de répandre un bienfait!
Ah! ce sera la plus douce conquête,
Que mon espoir
Me faisait prévoir
Pour ce soir.

ABEL.

Heureuse! heureuse journée.
Son âme étonnée
Vous bénit tout bas.

PIERRE.

Protégeant notre indigence,
Non, la Providence
Ne nous trahi pas!

MAD. VANDERK.

Si le plaisir s'achète,
Au prix de tout notre bien;
Moi, dans cette retraite,
Je le trouve pour rien!

THÉRÈSE, MAD. JAULIN, à Pierre.

Adieu! songez encore
A nous... dans vot' nouvel état!

PIERRE.

Toujours... puisque j'ignore
Comme on est ingrat!

ENSEMBLE.

MAD. VANDERK.

Quand l'opulence organise une fête, etc.

LES AUTRES.

Quand l'opulence organise une fête,
Nous, en secret,
Jouissons aussi d'un bienfait;
Lorsqu'au malheur on peut payer sa dette,
Ah! c'est avoir
Su remplir le plus doux devoir.

(*Vers la fin du morceau de chant, Madame Jaulin va tirer le cordon. Abel ouvre la porte et fait signe au domestique d'approcher; ce dernier paraît; Madame Vanderk emmène Pierre, la portière et sa fille les reconduisent; Abel prend son rouleau de musique dans la loge, et monte le grand escalier. TABLEAU.*

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte Second.

Le Théâtre représente un riche Salon ; au fond, l'entrée de la salle de bal, qui communique dans les appartemens. A droite du spectateur, une porte qui donne sur l'escalier ; plus loin, du même côté, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BRÉMONT, CAUMONT, ABEL, TOUTE LA SOCIÉTÉ.

(*Au lever de la toile, tout le monde assis en rond, applaudit M. Abel qui vient de chanter.*)

TOUS.

Bravo ! bravo !.. délicieux !

CHŒUR.

AIR : *Du Chœur du troisiéme acte du Siége de Corinthe.*

C'est divin, mes amis, je vous jure,
Peut-on peindre mieux le sentiment !
Ah ! quel goût, quelle juste mesure !
Oui, vraiment,
C'est un chanteur charmant !
Oui, vraiment,
Son air est charmant.

CAUMONT.

C'est vrai ! Vous avez de la méthode comme un chanteur qui n'a pas de voix, et de la voix comme un chanteur qui n'a pas de méthode !.. Il n'y a qu'aux Italiens qu'on chante comme ça !.. Non, d'honneur ! Vous me faites l'effet d'un bouffon !

ABEL.

Trop honnête!.. (*Le toisant.*) Il y a des gens qui n'ont pas besoin de chanter pour faire cet effet là !..

(*Tout le monde rit et regarde Caumont.*)

CAUMONT.

Ah ! Ah ! Du trait ! (*Bas à Abel.*) J'en vois ici plus d'une peuve.

BRÉMONT.

Ah ! M. Abel !.. Vous m'avez fait un plaisir ! La musique produit sur moi de si vives impressions... Quand on est doué d'un cœur sensible !.. Ah ! ça me jète dans une mélancolie !.. Messieurs, une partie d'écarté !

CAUMONT.

A propos, et Madame Vanderk ?

BRÉMONT.

J'ai envoyé deux fois chez elle .. Elle va venir !.. Un retard dans sa toilette...

CAUMONT.

Ah ! c'est juste !.. J'ai remarqué que passé vingt-ans, chaque lustre prolonge d'une heure la toilette d'une femme ! Voilà deux heures que Madame Venderk se fait attendre.

ABEL.

M. Caumont, vos observations ne sont pas obligeantes !.. Quand on a la beauté de Madame Vanderck... on n'a jamais d'âge.

CAUMONT.

Vous avez raison, surtout aux lumières... Mais nous autres docteurs, qui fesont nos visites le matin !.. Tenez... j'ai une vieille cliente qui me disait dernièrement, en faisant sa toilette : encore trois heures, et j'aurai quinze ans de moins ! (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah !

UN DOMESTIQUE, bas à Brémont.

Un homme qui est en bas, désire parler à Monsieur.

BRÉMONT, de même.

C'est bon ! Faites attendre un instant... Je sais qui c'est.

LE DOMESTIQUE, de même.

Mais, Monsleur, c'est que sa mise...

BRÉMONT, de même.

Je vous dis de faire attendre. (*Le domestique sort.*)(*Haut.*) Allons, Messieurs, ces Dames demandent des danseurs !

CAUMONT.

Comment donc?.. Mais nous sommes entièrement dévoués à Therpsicore, et disposés à faire tout ce qui pourra plaire à ces Dames!

AIR : *Vif et léger.*

Premier plaisir
De l'innocence;
Ah! de la danse,
Il faut jouir!
Beauté timide,
Qui cherche un guide,
Trouve le cœur
De son danseur.

ABEL.

Par malheur ce plaisir classique,
Est proscrit en société;
Et lorsqu'on entend la musique,
On va jouer à l'écarté!

CHŒUR.

Premier plaisir, etc.

(*Tous sortent, excepté Brémont.*)

SCÈNE II.

BRÉMONT, *seul, puis après Jacques.*

Abraham ne m'a pas trompé!.. C'est sans doute lui qui me fait demander pour me remettre les titres que j'attends... Tout le monde est au jeu ou à la danse... Bien... (*Elevant la voix.*) Faites entrer! (*Jacques paraît; Brémont va à lui avec empressement.*) Ah! mon cher Abra... Ciel! quel est cet homme?...

JACQUES, saluant du pied.

Excusa, Monsieur, si un pauvre diable, vêtu comme moi, che présente dans un chi beau logement!

BRÉMONT.

En effet!.. j'ai lieu d'être surpris...

JACQUES, à part.

Voyons, si ch'est bien lui.

BRÉMONT.

Si vous avez quelque chose à me dire, ce n'est pas ici que je dois vous écouter...

(*Il fait un pas pour sortir.*)

JACQUES, *l'arrêtant.*

Laissez-donc, M. de Brémont, je ne veux pas vous dérangea... che salon il est aschez bon pour moi... et si je gliche un peu sur le parquet, ch'est que, voyez-vous, j'ai des palliettes chous mes chouliers... Mais je chais le moyen de ne pas tomba... (*Il passe devant Brémont.*) Ch'est de m'asseoir !

(*Il se place dans le plus beau fauteuil.*)

BRÉMONT, *étonné.*

Voulez-vous bien...

JACQUES.

Non... ne faites pas attenchion... je vous dis! . Nous caugerons tout auschi bien comme chà !

BRÉMONT.

Il est fort singulier, par exemple!.. (*à part.*) Enfin... voyons jusqu'au bout...

JACQUES, *toujours assis.*

Monchieur, j'ai appris que vous étiez membre d'un comita de bienfaisanche!..

BRÉMONT.

C'est vrai !

JACQUES.

Eh bien, Monchieur... je viens implorer vostre pitia.

BRÉMONT, *durement.*

Comment... Croyez-vous que j'ai le temps de recevoir chez moi tous les indigens ?.. Nous ne les écoutons qu'une fois par semaine... Si vous avez une demande à faire, adressez-vous au bureau, et laissez-moi tranquille !

JACQUES, *se levant.*

Ah ! voilà une bonta, à laquelle je m'attandais bien, allez... Mais, Monchieur, il ne ch'agit pas de moi, voyez-vous !.. Grâce à dieu je chuis à l'abri de votre bienfaisanche... Celui pour qui que je vous parle, est un pauvre petiot enfant qui logeait dans ma mansarde, et que ma femme a mis à la porte en mon absenche, par un schrupule de probita !

BRÉMONT.

Eh ! bien... qu'est-ce que cela me fait à moi ?

JACQUES.

Ah !.. je m'en vais vous dire ! ch'est que chet enfant à

été vu dans votre maison... Que la portière en a pris soin chans doute par votre ordre.

BRÉMONT, *avec indifférence.*

Oh! point du tout!

JACQUES.

Et que je viens chavoir si vous voulez garda le petiot ou me le rendre.

BRÉMONT,

Vous le rendre... Mais je n'ai jamais vu votre enfant!.. Et s'il fallait faire attention à tous les mendiants qu'on rencontre...

JACQUES.

Ah! ch'est que celui-là, n'est pas fait pour che migérable métier là, voyez-vous!.. Ch'est des malheurs de la famille!

BRÉMONT.

Toujours des malheurs de famille... On n'entend parler que de cela!.. L'histoire que vous venez d'inventer pour m'attendrir, est bien usée pour moi... Ainsi je vous engage...

(Il lui indique la porte.)

JACQUES, *fâché.*

Me croyez-vous capable de vous faire des menchonges, Monchieur le bienfaigeant? Je suis Auvergnat, voyez-vous!

BRÉMONT.

Il n'y a pas besoin de le dire.

JACQUES. *avec force.*

AIR : *Des Frères de lait.*

Chez nous, Monchieur, on n'a point de richesche,
On s' contente d'avoir d' l'honneur!
On dit la vérité chans chesche,
Et l'on n'écoute que son cœur!
Lorsqu'il s'agit de s'courir le malheur ..
Des Auvergnats, voilà toute la morale ;
Et quand nous v'nons fair' fortune à Paris,
Nous, g'emportons l'argent d' la capitale, *(bis.)*
Sans y laisser les vertus d' not' pays. *(bis.)*

BRÉMONT, *avec inquiétude et humeur.*

N'élevez pas la voix si haut, je vous prie... Si quelqu'un vous entendait, on vous voyait ici...

JACQUES, parlant plus bas.

J'en cherais facha... Mais ch'est que je n'ai pas encore fini avec vous... J'ai bien une autre histoire à vous conta, ma foi!.. Monchieur, vous avez été dans le pays de Belgique, il y a long-temps?

BRÉMONT, inquiet.

Eh bien!

JACQUES.

Dans ce temps là, vous faisiez un état que je connais pas beaucoup, mais qu'on appelle, je crois... des banqueroutes et des faillites.

BRÉMONT, lui fesant signe de se taire.

Chut!.. Eh! Comment savez-vous?

JACQUES, malignement.

Ah! voilà le diable!.. Chà vous étonne... N'est-che pas qu'un pauvre Auvergnat, qui n'a d'autre ressourche pour vivre que son orgue de la Barbarie, il connaische les affaires d'un grand Monchieur comme vous!.. Mais ch'est peut-être un effet de la Providenche, voyez-vous... Chela s'expli-pliquera plus tard!

BRÉMONT, le fixant avec inquiétude.

Mais qui donc êtes-vous?.. Et de quelle affaire voulez-vous parler?

JACQUES.

Tenez, Monchieur, je n'ai qu'un mot à vous dire... Chet enfant que je venais vous demanda... il ch'apella Pierre Wolden!

BRÉMONT, à part, avec effroi.

Juste ciel!..(*Haut.*)Mon cher, je vous asssure que j'ignore...

JACQUES.

De qui que je veux parla!.. Oh! que nenni!.. Vous le chavez pardieu auschi bien que moi... Mais vous ne voulez pas avoir l'air!..

BRÉMONT, avec hauteur.

Eh! quoi! vous osez douter?...

JACQUES.

Escouta! le petiot il reviendra chans doute à la maigeon, puisqu'il est chans asile et sans pain...... pour lors...., . nous éclairchirons la chosa! (*il veut sortir*).

BRÉMONT, le retenant.

Ecoutez moi un instant!

JACQUES.

Non pas, non pas !... j'étais venu, voyez-vous, pour connaître vostre humanita, monchieur Brémont, et chavoir si vous étiez bien la perchonne que je cherche...... je n'ai plus rien à apprendre à présent et je m'en retourne. Il y a au bout de la rue, une noce d'Auvergnats qui m'attend pour danser au son de mon orgue... ils sont là trente braves gens... et il n'y a pas un seul banqueroutier !... je vas les rejoindre... nous nous reverrons une autre fois !

BRÉMONT, le retenant.

Mais, expliquez-moi... par quel hasard vous avez découvert?..

JACQUES.

Impossible dans che moment chi...

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Dans vot' salon chi vos gens m'aperçoivent,
Vous l'avez dit : cha peut vous fair' rougir ;
Au cabaret, j'ai mes pays qui boivent,
Ils chont p't'être gris, faut aller les s'courir...
J'entends chez vous, l' violon, la clarinette,
Loin d' vos amis je n' veux pas vous r'tenir...
J'entends-là bas... la vielle et la mugette,
Et je m'en vas où l'on trouv' le plaigir. (*bis.*)

BRÉMONT, retient Jacques prêt à sortir.

Encore une fois, je vous en supplie, il faut que vous me disiez... (*Il le supplie humblement.*)

JACQUES, avec moquerie.

Ah ! ah !... vous êtes ben honnête à prégent... mais ne vous dérangez pas pour me reconduire... je trouverai bien la rampe... Au revoir, monchieur Brémont... (*il sort en chantant* :

J'entends-là bas... la vielle et la mugette,
Et je m'en vas où l'on trouv' le plaigir !

SCÈNE III.

BRÉMONT, seul.

C'est l'homme dont Abraham m'avait parlé... quelle singulière découverte... (*il se promène vivement*) c'est un nouveau danger pour moi... et si mon mariage n'est pas conclu

aujourd'hui même.. je suis perdu sans retour... Mais... on vient...

SCÈNE IV.

BRÉMONT, CAUMONT.

CAUMONT.

Ah ! mon cher Brémont... arrivez donc... monsieur Abel et le notaire vous attendent !

BRÉMONT.

J'y cours ! (*il fait un pas*).

CAUMONT.

En passant... donnez donc un coup d'œil à l'écarté... il y a trois tables où l'on joue un jeu d'enfer... ma parole d'honneur çà devrait être défendu dans des maisons aussi estimables que la vôtre.

BRÉMONT, en sortant.

Soyez tranquille... je vais calmer l'ardeur de nos jeunes-gens !

CAUMONT.

Vous ferez très-bien, car c'est une horreur !

SCÈNE V.

CAUMONT, seul.

En attendant, moi, j'ai gagné cinquante louis... je suis même trop ennemi du jeu pour m'exposer à les reperdre, et je les garderai... qu'on dise donc encore, que les visites du docteur Caumont ne lui rapportent rien... Toutes nos dames sont là, en tapisserie... elles soupirent après les danseurs ! mais il n'y en a jamais que trois de vacans pour former la contredanse... tous les autres s'amusent à parier... C'est fort monotone... heureusement qu'on a le chapitre des observations malignes pour se faire rire un peu... sans ça, moi je déclare que je mourrais de consomption dans nos salons à la mode.

AIR : *C'est charmant.*

Quel ennui
Aujourd'hui,
Que ces soirées
Désirées...

Sans le talent
Piquant
D'y médire en badinant.
Là j'aperçois la petite baronne,
Avec orgueil montrant ses bijoux faux;
Veuve d'un an, que tout bas on soupçonne,
D'avoir déjà deux remplaçans nouveaux.
La vieille Emma, par un touchant scrupule,
Se fait quêteuse au nom des malheureux;
Elle a long-temps quêté le ridicule,
L'aumône est bonne, et ses fonds sont nombreux.
Mais du bal,
Le signal,
Sans peine
A changé la scène,
Et ce plaisir nouveau
Vient animer le tableau...
Voyez d'ici cette épouse constante,
Qui, d'un mari, s'éloignant sans dessein,
Walse avec grâce, et toujours prévoyante,
N'ose danser qu'avec son cher cousin.
A cinquante ans, sous les habits de Flore,
Jenny s'élance et ne s'arrête pas...
Son pied tremblant pourrait glisser encore
Soutenez-la... je connais ses faux pas...
Quel ennui, etc.

(On entend dans la coulisse deux personnes qui élèvent la voix très-haut).

PREMIÈRE PERSONNE.

Monsieur, l'argent m'appartient !

DEUXIÈME PERSONNE.

Non monsieur ; vous n'aviez pas mis!

PREMIÈRE PERSONNE.

Vous me rendrez raison !

DEUXIÈME PERSONNE.

Quand vous voudrez !

CAUMONT, *vers le fond.*

Ah ! ah ! une dispute ! une querelle violente ! voilà les plaisirs de l'écarté... Tout le monde revient par ici.

SCÈNE VI.

CAUMONT, ABEL, LA SOCIÉTÉ.

CAUMONT, à Abel.

Que s'est-il donc passé ?

ABEL.

Deux joueurs qui ont fini par se provoquer... mais, cela les regarde, ils sont sortis ensemble... Madame Vanderk n'a pas encore paru ?

CAUMONT.

Non; et cela commence à m'inquiéter.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame Vanderk !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAD. VANDERK, PIERRE, *en plus riche costume qu'au premier acte.*

MAD. VANDERK.

AIR : *Des Pélerins de Fiorella.*

De me faire attendre,
Ah ! j'ai le regret...
Mais de vous surprendre,
J'avais le projet.

(*Montrant Pierre.*)

Cet enfant que j'aime,
Vient me visiter...
J'ai voulu moi-même
Vous le présenter.

(*Elle fait signe a Pierre de saluer.*)

Sa jeunesse
Intéresse ;
N'est-ce pas un enfant
Charmant ?

TOUT LE MONDE.

Sa jeunesse
Intéresse ;
Mais quel est cet enfant
Charmant ?

ABEL, bas à madame Vanderk.

Mais je ne me trompe pas... c'est...

MAD. VANDERK.

Mon neveu, jeune orphelin élevé en province, d'où je l'ai fait venir pour assister à mon mariage.

CAUMONT.

Un neveu ! c'est curieux par exemple ! elle n'a jamais eu ni frères ni sœurs !

ABEL, bas.

Cette plaisanterie...

MAD. VANDERK, de même à Abel.

Cache un but sérieux ! silence ! (*haut*) Mon cher Abel, auriez-vous la bonté de faire dire à M. Brémont que je l'attends ici pour lui présenter mon neveu.

ABEL.

J'y vais, madame ! (*Il sort en regardant Pierre et madame Vanderk*).

SCÈNE VIII.

MAD. VANDERK, CAUMONT, PIERRE, TOUTE LA SOCIÉTÉ.

CAUMONT, à Pierre.

Quel âge avons-nous, mon jeune ami ?

PIERRE.

Douze ans, monsieur.

CAUMONT.

C'est intéressant !... et madame est votre tante ?

PIERRE, regardant madame Vanderk.

Ma tante ? ... Oh ! dame !

MAD. VANDERK, bas.

Prends garde à te trahir !

CAUMONT, à une invitée.

Ce n'est pas un neveu ! (*haut*) Eh bien, aimez-vous nos salons de Paris ?

PIERRE.

Oui, monsieur, il y fait bien chaud !

CAUMONT.

Ah ! il y fait bien chaud ! (*à sa voisine*) Il paraitrait que

le petit bonhomme est frileux... (*haut*) Charmante réponse! qu'il est naïf! ah! ah! ah!

PIERRE, honteux de ce qu'on rit de lui.

Excusez... mais c'est que je ne suis pas fait pour être dans ces beaux appartemens!

MAD. WANDERK, bas à Pierr.

Chut! ne dis pas...

PIERRE, bas.

Ah! encore!... mais madame, dans le grand monde... il faut donc toujoura mentir?

MAD. VANDERK, à la société.

Je réclame un peu d'indulgence pour lui; il vient de province.... une éducation négligée... J'ai compté sur mes amis pour protéger son entrée dans le monde... pour me guider dans la direction de ses études...

CAUMONT, à part.

Je réponds que c'est un enfant du mystère!..... (*Haut.*) Comment donc?.. (*Montrant une dame.*) Voilà Mad. Derfeuil qui lui fera obtenir une bourse...

MAD. VANDERK.

Madame est trop bonne! mais je ne voudrais pas abuser de son crédit pour toucher au patrimoine des pauvres.

CAUMONT.

Et moi-même par mes connaissances...

MAD. VANDERK.

Je suis flattée de tant de bienveillance... mais aussi vous conviendrez que mon protégé la mérite peut-être.

CAUMONT.

Sans doute!... il a une physionomie si remarquable... un air si distingué... Il n'y a pas un de nous ici qui l'aime déjà autant que vous!

MAD. VANDERK, à part à Pierre.

Vois-tu, mon ami, l'accueil qu'ils te font.

PIERRE, bas.

Oui, Madame, depuis que j'ai changé d'habits!

CAUMONT, à Pierre.

Dites-moi, mon cher enfant, qu'est-ce que nous savons déjà?

PIERRE.

Ma mère m'avait appris un peu à lire.

CAUMONT.

C'est toujours çà !... et après?...

PIERRE.

J'étais si jeune... je ne me souviens presque plus...

CAUMONT, à Mad. Vanderk.

Alors, il paraîtrait qu'il a tout à apprendre !

MAD. VANDERK, piquée.

C'est peut-être un avantage, Monsieur... (*Fixant Caumont.*) Il y a tant de gens qui auraient besoin de tout oublier !

CAUMONT.

Ah !... je suis bien de votre avis. (*A Pierre.*) Au moins nous connaissons le dessein?

PIERRE.

Non....

CAUMONT.

La musique?

PIERRE.

Dam', je chante un peu.

(*Mad. Vanderk lui fait signe de se taire.*)

CAUMONT, à la société.

Ah ! il chante !.... c'est très bien.... Oserions-nous prier Mad. Vanderk de lui demander pour nous une romance?

MAD. VANDERK.

Monsieur, sa timidité...

PIERRE.

Je ne sais qu'une chanson qui n'est pas digne d'être chantée ici.

CAUMONT.

Comment l'appelez-vous?

PIERRE.

L'Orphelin.

CAUMONT.

L'Orphelin !.. Juste !... ça doit-être sentimental !... écoutons !... Je ne suis pas fâché de voir comment ils comprennent le sentiment en province.

PIERRE.

Ça vous paraîtra peut-être bien triste... Mais c'est une chanson qui n'a pas été faite pour les gens heureux.

Air nouveau, ou *des Chefs écossais.*

La neige tombe, et la terre est glacée !
J'ai faim ! hélas ! daignez me secourir !
J'ai froid ! l'heure est bien avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir !...
Ah ! sur le seuil de vos riches demeures,
Le pauvre est souvent expirant ;
Quand le plaisir fait oublier vos heures,
L'orphelin les compte en pleurant.

CAUMONT.

C'est pourtant vrai !... il existe des gens assez dénaturés pour refuser un léger secours au malheur! quelle insensibilité!... c'est affreux!... Mais continuez....

MAD. VANDERK, apercevant Brémont.

Non, plus tard... car j'aperçois M. Brémont.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BRÉMONT, ABEL.

BRÉMONT.

Ah, Madame ! j'étais avec votre notaire... J'apprends à l'instant...

MAD. VANDERK.

La surprise que j'ai voulu vous ménager...

ABEL, à Brémont.

Et qui vous est bien douce, n'est-ce pas ?

BREMONT.

Oh ! sans doute !.... (*à part.*) Un neveu.... patience !.... après le mariage... (*Haut.*) Veuillez me faire connaître cet aimable enfant... qui me sera cher comme à vous même.

MAD. VANDERK.

Ah! j'en étais sure. (*Elle prend Pierre par la main.*) Viens, mon ami... viens saluer M. Brémont, le protecteur des pauvres et des orphelins te servira de père !

PIERRE, passant près de Brémont.

Monsieur... (*Il le regarde.*) Que vois-je? Je crois me souvenir !....(*Avec effroi.*) Oh ! mon dieu !.. ma mère !..

(*Il s'éloigne précipitamment.*)

MAD. VANDERK, l'arrêtant.

Qu'a-t-il donc ?

ABEL, à part.

C'est fort singulier !

MAD. VANDERK, à Pierre.

Qu'éprouves-tu ?

PIERRE.

Je n'en sais rien, Madame !.. Mais la vue de ce Monsieur... Je voudrais m'en aller d'ici.

AIR : *Prince, la voix de la patrie.* (de Wallace.)

Oui, d'ici que l'on m'emmène,
En vain, on veut me retenir !

TOUS, excepté Brémont.

Pourquoi ce trouble ?

MAD. VANDERK.

Eh ! qui l'entraîne,
Sans motif, à vouloir partir ?

BRÉMONT, s'approchant de lui avec hypocrisie.

Pourriez-vous craindre ma présence ?

PIERRE.

Oui... je sens qu'elle me fait mal.

MAD. VANDERK.

C'est un caprice, je le pense.

CAUMONT, à part.

L'accueil est fort original,
De la part du provincial.

TOUS, montrant Brémont.

ENSEMBLE.

Ah ! je le jure,
Cette aventure,
Doit le choquer !
Mais quel mystère ;
Et comment faire,
Pour l'expliquer !

BRÉMONT, MAD. VANDERK, PIERRE.

Ici je jure,
Qu'aucune injure,
Ne doit choquer !
C'est un mystère,
Mais comment faire,
Pour l'expliquer !

BRÉMONT.

Il faut pourtant que je sache?...

CAUMONT, à part.

Il l'a appelée madame ; ce n'est donc pas sa tante? Ah ! j'ai bien un autre soupçon, ma foi !.... Je vais en faire part à tout le monde !

ABEL, bas à Mad. Vanderk.

Prenez garde que votre situation ne devienne ridicule !

MAD. VANDERK, bas à Pierre.

Maladroit, qu'as-tu fait?.. Tu viens de détruire tous mes projets!...

BRÉMONT.

Il ne faut pas que ce léger incident trouble les plaisirs de la soirée... et nous allons...

ABEL, bas à Mad. Vanderk.

Madame, laissez-moi un instant seul avec lui. (*Montrant Pierre.*) Je vous rejoindrai bientôt et je vous rendrai compte de tout.

MAD. VANDERK.

J'y consens.

CAUMONT, qui a écouté l'aparté.

Sans doute!..... Madame n'a pas pour cet enfant la tendresse d'une mère? (*à part.*) Comme on va chuchotter là-dessus !

Reprise du Chœur.

Ah ! je le jure,
Cette aventure, etc.

(*Tout le monde sort, excepté Abel et Pierre.*)

SCÈNE X.

PIERRE.

Qu'ai-je dit?.... qu'a-t-elle donc, Monsieur, ma bienfaitrice?... elle paraît chagrine... mécontente!... Oh ! mon dieu !... est-ce que je serais la cause !

ABEL.

Sans doute, mon ami... (*à part.*) Cette scène a jeté un grand trouble dans l'âme de Brémont!..... Il y a quelque chose là-dessous que je ne peux pas bien m'expliquer... mais

qui pique ma curiosité au dernier point !... Si par hasard j'y trouvais un moyen pour empêcher le mariage.

PIERRE.

Vous semblez inquiet.... agité!.... et pourquoi?... Est-ce qu'on est toujours comme ça dans les beaux salons?.. moi, dans la rue, quand j'avais du pain... et qu'il faisait un rayon de soleil... j'étais heureux !

ABEL.

Vois qu'elle est ton imprudence... Lorsque cette dame t'a amené ici, son projet était de punir des égoïstes en prélevant pour toi un impôt sur leur bienfaisance... On allait te faire connaître... Tu serais sorti riche et content de cette maison... mais ton caprice inexplicable a tout changé...

PIERRE.

Dam ; je n'ai pas été instruit... Je ne sais pas cacher mes sentimens.

ABEL, avec bonté et intérêt.

Voyons... Nous sommes seuls, réponds-moi?.. D'où venait ce mouvement d'effroi à l'aspect de M. Brémont?.. Le connais-tu? Que t'a-t'il fait? . Que veulent dire ces cris... cette agitation ?

PIERRE.

La vue de ce Monsieur me rappelait, je ne sais pourquoi, un temps et des choses bien tristes.

ABEL.

Ces souvenirs confus quels sont-ils?.. De quel temps... de quels événemens parles-tu ?

PIERRE.

Je ne pourrais vous le dire, j'étais si jeune !.. Il me semble qu'un homme... d'une figure, d'un air comme ce Monsieur, est venu souvent à la maison... ensuite j'ai vu pleurer ma mère, et tout nous a manqué... Je n'en sais pas davantage...

ABEL.

Et n'as-tu dans cette ville aucun parent?

PIERRE.

Non, Monsieur !

ABEL.

Personne qui connaisse ta famille ?

PIERRE.

Je n'en ai plus !

ABEL.

Eh ! quoi ? Tu ne possèdes même aucun papier... aucun titre ?

PIERRE.

Attendez-donc... Ma mère avant de mourir m'en avait remis... Tiens, mon pauvre Pierre, me dit-elle, conserve bien ces papiers; tâche d'aller jusqu'à Paris ! Porte les à un avocat !... ce sont d'honnêtes gens, désintéressés... amis du pauvre et de l'orphelin... A l'aide de ces titres, peut-être ils parviendront à te préserver de la misère !

ABEL.

Eh bien ?

PIERRE.

Eh bien, Monsieur, à Paris je me suis trouvé au milieu de tant de monde, que çà m'a ébloui... Dans les commencemens je m'adressais à chaque personne que je rencontrais et je disais : Monsieur, êtes-vous un avocat?.. On me regardait... et on se mettait à rire... çà m'a découragé !

ABEL.

Et tu ne sais pas ce que contiennent ces papiers?

PIERRE.

Je ne lis pas bien l'écriture.

ABEL.

Où sont ils? les aurais tu perdus?

PIERRE.

Quelque chose qui venait de ma mère!.. Oh ! non... Ces papiers sont restés chez Jacques... un honnête Auvergnat qui m'avait reçu dans son logis, et que j'ai quitté depuis deux jours.

ABEL.

Et sa demeure?

PIERRE.

Rue de Clichy, N°. 12.

ABEL.

C'est à deux pas d'ici... je vole chez lui!.. Attends moi, mon ami, attends moi !

(*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE XIII.

PIERRE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE dans le fond, regardant partout.

Il n'y a personne!.. ils sont tous à table.., Si je pouvais seulement l'apercevoir !

PIERRE, la voyant, court au devant d'elle, avec joie.

Ah! c'est vous, Mademoiselle!.. Que je suis donc content! Approchez... approchez... Venez causer avec moi !

THÉRÈSE, s'avançant.

Tiens, votre bel habit ne vous a donc pas rendu fier?.. Vous me reconnaissez encore ?

PIERRE.

Oh ! oui !.. Mais pourquoi avez-vous donc tant tardé à monter?

THÉRÈSE.

Est-ce que je pouvais... ce n'est pas ici ma place... et si on ne m'avait pas appelé pour aider à déservir... Oh ! c'est que les pauvres gens ne sont pas des gens comme il faut !

PIERRE, étonné.

Ah ! je ne savais pas... Eh ! bien !.. alors, pourquoi m'a-t-on donc fait monter ici?.. Je ne suis pas plus que vous, moi.

THÉRÈSE.

Mais vous-êtes protégé... d'ailleurs, vous avez une si jolie figure.

PIERRE.

Eh ! bien ? et vous donc ?

THÉRÈSE.

Des manières si aimables !

PIERRE.

Pas plus que les vôtres !

THÉRÈSE.

Un air si honnête... un cœur si bon.

PIERRE.

Alors, c'est donc toujours comme vous !

THÉRÈSE.

Dites donc... vous avez dansé?

PIERRE.

Non.

THÉRÈSE.

Vous vous êtes amusé?

PIERRE.

Je vous attendais pour commencer.

THÉRÈSE.

Tiens!.. c'est surprenant avec ce beau monde... Ah! vous m'direz... vous n'êtes pas encore fait à tout çà!

AIR : *Vaudeville de Fanchon.*

Nous que le cœur entraîne,
Nous n'aimons pas la gêne,
Des paroles ni du maintien;
Gais et libres sans cesse...
Ça consol' de n'avoir pas d' bien,
Et voilà la richesse
De tous ceux qui n'ont rien!

(*Pierre et Thérèse reprennent les deux derniers vers.*)

PIERRE.

Ici tout est surprise,
En bas tout est franchise!
L'un, l'autre, on se sert de soutien...
Et puis sans politesse,
Le cœur s'entend... on s'aime bien;
Et voilà la richesse,
De tous ceux qui n'ont rien!

ENSEMBLE.

Et voilà la richesse,
De tous ceux qui n'ont rien!

THERÈSE.

Ah! c'est bien vrai!.. Mais, à propos, qu'est-ce que j'ai donc entendu dire par les domestiques, que votre arrivée avait mis Madame Venderk dans un grand embarras?

PIERRE.

Quoi! ma présence pourrait lui causer du chagrin?

THÉRÈSE.

Mais oui... Il paraîtrait que c'est des bavardages de la

bonne compagnie... ce que nous appelons, nous autres, des cancans !.. enfin, on parle de rompre le mariage.

PIERRE.

Ah ! mon Dieu ! ma chère bienfaitrice !... je ne veux plus rester dans cette maison... je me trouve mal à mon aise, ici.

THÉRÈSE.

C'est bien dit : on vous a déjà oublié là dedans !... revenez avec nous... dans la loge... vous vous y amuserez plus qu'ici.

AIR : *Nos amours ont duré toute une semaine.*
(Hussard de Felsheim.)

Les petits, ici bas, sont heureux encore ;
En fait de plaisir,
Chacun peut choisir.
Que de gens,
Trop changeans,
Qu' l'ambition dévore,
Voudraient revenir
A l'endroit qui les vit partir.

PIERRE.

Combien d'enrichis, en bel équipage,
Ont, en soupirant, pleuré leur village ;
Et dans les grandeurs, le cœur attendri,
Regrettent toujours leur premier ami. (*bis.*)

ENSEMBLE.

Les petits, ici bas, sont heureux encore ;
Etc., etc.

(*On entend un orgue de barbarie sous la fenêtre de l'appartement.*)

PIERRE, avec joie.

Ah ! un orgue !... çà me rappelle mon père Jacques ! (*Il regarde.*) Mais je ne me trompe pas... c'est lui... il me fait signe !... Ah ! je cours dans ses bras !... Venez avec moi, mam'zelle ! (*Il entraîne Thérèse et sort.*)

SCÈNE XIV.

MAD. VANDERK, M. BRÉMONT, CAUMONT, TOUTE LA SOCIÉTÉ.

CHŒUR.

AIR : *De Rossini.*

(De la Pie voleuse.)

Plus de chagrins, de trouble ni d'alarmes !
D'un doux hymen serrez ici les nœuds ;
A la vertu que l'on rende les armes,
Et que l'amour couronne tous ses vœux !

BRÉMONT, à mad. Vanderk.

Non, madame, non !... des bruits aussi injurieux n'ont obtenu aucune confiance dans ma société.

CAUMONT.

C'est vrai !... Dans le fait, qui est-ce qui a imaginé un pareil bruit ? (*à tout le monde.*) Ce n'est pas vous, n'est-ce pas ? Ce n'est pas vous non plus ? ni vous ? ni vous ? ni moi !.. par conséquent, madame, ce n'est personne.

MAD. VANDERK.

Ah ! j'en étais certaine d'avance... (*à Brémont.*) Mais comment trouvez-vous mon projet de vengeance ?

BRÉMONT.

Il est digne de votre cœur généreux... et c'est avec joie que tous mes amis se soumettront à l'imposition exigée pour l'orphelin.

CAUMONT, à part.

Encore une souscription de société ! comme c'est aimable !

BRÉMONT.

Mais, avant tout, madame, hâtons l'instant de mon bonheur ! (*tirant un papier de sa poche.*) Voici le contrat rédigé... daignez permettre...

MAD. VANDERK.

Mais si nous différions d'un jour.

BRÉMONT.

Différer !... Ah ! vous jugez bien mal de mon impatience... Tout est préparé dès long-temps, et cette réunion d'amis...

CAUMONT.

Qui se joint à M. Brémont !...

BRÉMONT.

Eh bien ! madame ?

MAD. VANDERK.

Eh bien, monsieur..., je me rends.

(*Brémont lui présente la main pour la conduire à une table où tout est préparé pour écrire.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ABEL, *entrant vivement des papiers à la main.*

ABEL.

Arrêtez, madame !... on vous trompe !...

MAD. VANDERK.

O Ciel !...

BRÉMONT.

Que voulez-vous dire ?

ABEL.

Qu'il est temps de faire connaître un cœur faux et perfide. (*à mad. Vanderk.*) Le sort du pauvre enfant est éclairci... et voilà l'auteur de son infortune.

(*Montrant Brémont.*)

BRÉMONT.

Grands dieux !... ce serait le même enfant !

ABEL.

Pierre-Wolden !...

BRÉMONT, à part.

Ah ! je perds tout aujourd'hui !

MAD. VANDERK.

J'ai peine à comprendre... Expliquez-nous ce mystère ?

ABEL, montrant les papiers et faisant signe à tout le monde de s'éloigner dans le fond.

Tenez, madame, voilà les preuves !

BRÉMONT, à mi-voix à Abel et à mad. Vanderk.

Puisque vous savez tout... Ah ! ne me perdez pas ! (*Regardant les papiers.*) Eh bien ! oui... il est vrai qu'autrefois après des spéculations malheureuses... forcé de m'expatrier... une honnête femme m'avait confié à Bruxelles deux cents mille francs...

MAD. VANDERK.

La mère de cet enfant ?

BRÉMONT.

C'était un dépôt... j'attendais qu'on vînt le réclamer !

ABEL.

Mais ce jugement rendu par contumace.

BRÉMONT.

Pas sous mon nom !

ABEL.

Votre *incognito* avait été trahi...... Lisez.... Brémont, se faisant appeler Darneville.

MAD. VANDERK.

Ah ! monsieur !

ABEL.

La mère en mourant avait envoyé son fils implorer les lois contre vous !

BRÉMONT.

Eh bien ?

ABEL.

Eh bien ! ce fils, c'est l'orphelin qui mandiait à votre porte...

MAD. VANDERK.

O ciel !... Mais ne craignez rien, monsieur, on ne vous accablera point.

ABEL.

Oui, mais qu'il remplisse ses devoirs envers l'enfant !

BRÉMONT.

Que faut il faire?

ABEL.

Cette maison... ce qu'elle renferme!... et vous ne serez pas encore quitte avec lui.

BRÉMONT.

Quoi! le seul bien qui me reste!

ABEL, indigné.

Le seul!... Vous trompiez donc aussi madame?

MAD. VANDERCK.

Je frémis!... A qui allais-je livrer mon sort.... sans la rencontre du jeune orphelin?

ABEL, à Brémont.

A cette table, Monsieur, écrivez une donation entière, ou je parle!

(*Brémont se met à écrire; Abel le surveille.*)

MAD. VANDERK.

Mais où est-il, cet enfant!... il me tarde de l'embrasser!

ABEL.

Eh! mais, n'est-il pas ici... je l'avais laissé!....

MAD. VANDERK.

Ah! sa frayeur de tantôt!... Il sera sans doute parti!.... Courez... courez!...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MAD. JAULIN.

MAD. JAULIN.

Il est là, madame, qui demande à vous faire ses adieux... Il n'a pas voulu rester dans une maison où il vous causait du chagrin, et il a été retrouver le brave Auvergnat qui l'avait nourri.

MAD. VANDERK.

Ah! qu'il revienne! qu'il paraisse avec lui!... J'ai besoin de voir des honnêtes gens.

SCENE XVII et dernière.

LES MÊMES, PIERRE, JACQUES, THÉRESE.

JACQUES.

Excuse, la compagnie !

PIERRE, se jetant dans les bras de madame Vanderk.

Ah ! madame! (*Courant vers Brémont.*) Pardonnez-moi, monsieur ; ne reprochez rien à ma chère bienfaitrice.... je vous aimerai aussi, monsieur.... je vous aimerai toujours !

BRÉMONT, se levant.

Ah ! c'est le dernier coup ! (*Il remet à l'enfant l'acte qu'il vient d'écrire, et sort. Pierre ne sachant ce que cela veut dire, le donne à madame Vanderk.*)

CAUMONT, s'avançant.

Il sort !... Ah ! ça, madame... à présent que nous avons assisté à l'explication, pouvons-nous savoir ce que çà veut dire et ce que demande cet Auvergnat, qui vient figurer ici parmi nous ?

JACQUES.

Ah ! cha, est-che que vous croyez que je ne suis pas un homme tout comme vous, donc?

CAUMONT, le lorgnant.

Je n'ai pas dit cela !. . J'ai seulement remarqué que vous étiez Auvergnat... et je le soutiens toujours !

MAD. VANDERK, à Caumont.

Vous allez être bien plus surpris, monsieur, quand vous apprendrez que vous êtes dans la maison du jeune Wolden.

CAUMONT.

Quoi ! cet aimable enfant est propriétaire ? Je lui en fais mon compliment.

MAD. VANDERK.

Et il vous reçoit à présent dans son salon.

CAUMONT.

C'est bien honnête de sa part !... alors nous souperons chez lui.

PIERRE, *étonné.*

Madame, est-ce possible ?... ce que j'entends !.... moi..... riche ?. .

JACQUES.

Oui, mon pauvre Pierre.... Ch'est un héritage qui t'appartient... en tout bien, tout honneur !

CAUMONT, *à part.*

Je ne peux pas digérer cet Auvergnat !

MAD. VANDERK, *à Abel.*

Vous êtes bien content, Abel, voilà encore un mariage rompu.

ABEL.

Heureusement pour vous, madame, et je n'oublierai jamais celui qui en est la cause.

PIERRE.

Ah ! c'est moi, Monsieur, qui vous doit tout. (*A madame Vanderk.*) A présent, madame, je serai donc tout seul ici ?

CAUMONT.

Seul, non pas, nous y viendrons tous les jours.

PIERRE, *à madame Vanderk.*

Ah ! ne m'abandonnez pas... Consentez à venir habiter ces beaux salons... et laissez-moi demeurer dans la loge de la portière.

THÉRESE.

Je m'y attendais.

CAUMONT.

Ainsi, tout cela s'explique par un revirement de fortune ! Dans dix ans, le premier propriétaire mendiera peut-être à la porte, et le nouveau sera devenu aussi dur, aussi insolent que l'ancien.

JACQUES.

Oh ! ne le penchez pas!... Je réponds de lui ! . . . Quel bonheur, pourtant, que nous ayons garda tous ces papiers. Les paroles, cha s'envole... mais ce qui est écrit est écrit.)

CHŒUR FINAL.

Air : *Tiré de l'Opéra de Moïse.*

(*Accompagnement de la marche des Hébreux.*)

Gai, gai, nous voilà tous amis,
Tous unis ;
Non, non, plus d'alarmes,
Ni de larmes.
Gai, gai, c'est après la douleur,
Que le bonheur,
Nous fait mieux sentir ses charmes.

FIN.

Imprimerie de CHASSAIGNON,
rue Gît-le-Cœur, n. 7.